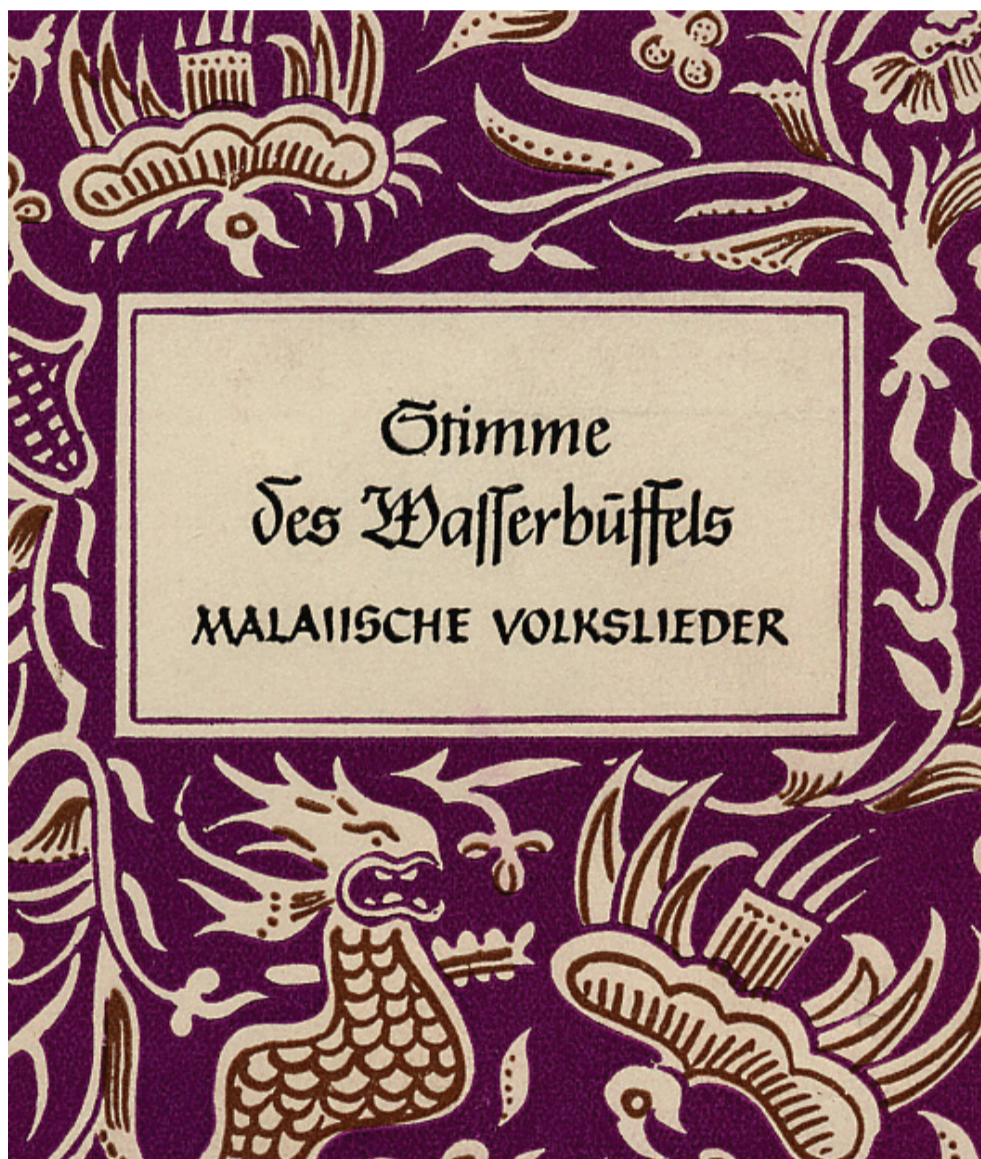


Les dossiers de

# Pantun sayang

Association  
Française du Pantoun



*Les Découvreurs Allemands du Pantoun*

**3- NEVERMANN**

par Jean-Claude Trutt

© Jean-Claude Trutt, 2015.

Reproduit avec l'autorisation de l'auteur.

En couverture :  
Couverture de *Stimme des Wasserbüffels – Malaiische Volkslieder*,  
traduits et commentés par le Professeur Dr. Hans Nevermann  
(édit. Erich Roth-Verlag, Eisenach et Kassel, 1956).

Hans Nevermann (1902-1982) a étudié l'ethnologie et les langues orientales à Hambourg, Heidelberg et Munich, a travaillé pour les Musées d'ethnologie de Hambourg, puis Berlin et Dresde et est devenu curateur de la Division Océanie du Musée d'Ethnologie de Berlin en 1931. C'est au cours des années 1933 et 34 qu'il organise une grande expédition en Mélanésie, visitant entre autres la Nouvelle Guinée hollandaise. Après la guerre, n'étant jamais devenu membre du Parti nazi, il retrouve son poste au Musée d'Ethnologie de Berlin et couvre en plus des Mers du Sud l'Asie du Sud-Est et l'Inde. En 1951 il devient également Professeur d'Ethnologie comparée à l'Université libre de Berlin, puis Président, plus tard Vice-Président, de la Société berlinoise d'Anthropologie, d'Ethnologie et de Préhistoire.

Ce n'est qu'après la guerre, en 1956, qu'il publie sa *Voix du Buffle*<sup>1</sup> qui donne un véritable panorama du pantoun malais, en traduit 500 (!) en langue allemande et étend son étude également aux régions périphériques : Aceh, Moluques, etc. et au domaine sino-malais (Baba). Il s'excuse auprès des Malais, dans sa préface, d'avoir choisi la voix de ce buffle, si disharmonieuse, alors que leur langue possède les plus belles sonorités du monde mais il trouve qu'ils ont beaucoup de choses en commun avec lui. Et il entame un éloquent éloge du buffle, admire sa grande placidité mais aussi son courage, dit que l'enfant qui le chevauche n'a pas besoin d'avoir peur du tigre puisqu'il le protège, et puis raconte, plaisamment, qu'il n'aime pas les Blancs : le digne Professeur a dû fuir devant un buffle furieux et n'a été sauvé que par un simple ordre calmement donné par un petit Malais. Et puis il fait aussi l'éloge des Malais, de leur esprit pacifique et amical, de leur modestie, de leur politesse. Et de leur culture.

Il commence par citer des textes de poésie qui ne sont pas des pantouns mais ont certaines caractéristiques qui font qu'ils en sont proches. Textes de droit, chansons enfantines, paroles de magiciens et charmes (on y trouve même certaines incantations du recueil<sup>2</sup> que Georges Voisset a consacré à ce genre, comme la « jactance pour stupéfier le tigre »).

### **Forme et symbolisme du pantoun**

Nevermann parle d'abord du pantoun d'une manière générale, de sa forme, de son symbolisme. Voici un pantoun qu'il cite pour son parallélisme phonique et l'emploi du même mot en fin de vers :

---

1. *Stimme des Wasserbüffels – Malaiische Volkslieder, traduits et commentés par le Professeur Dr. Hans Neumann*, édit. Erich Roth-Verlag, Eisenach et Kassel, 1956.

2. Georges Voisset : *Le livre des charmes – Incantations malaises du temps passé*, édit. Orphée-La Différence, 1997.

*Hendak mandi, marilah mandi.  
Se-timba kita berdua.  
Hendak mati, marilah mati.  
Se-kubur kita berdua.*

*Willst du baden, so komm baden.  
Ein Eimer genügt für uns zwei.  
Willst du sterben, so komm sterben.  
Ein Grab genügt für uns zwei.*

*Si tu veux te baigner, viens te baigner.  
Un seau suffit pour nous deux.  
Si tu veux mourir, viens donc mourir.  
Une tombe suffit pour nous deux.*

A propos du symbolisme il cite le fameux pantoun de la lampe et de la mèche, à cause de la façon dont le premier distique n'est qu'allusion secrète au contenu du second.

*Apa guna pasang pelita  
Kalau tidak ada sumbunja ?  
Apa guna main-main mata,  
Kalau tidak ada sungguhnja ?*

*Was nützt es, eine Lampe anzuzünden,  
Wenn ihr Docht nicht da ist ?  
Was nützt es, mit den Augen zu spielen,  
Wenn kein Ernst dabei ist?*

*A quoi cela sert d'allumer une lampe,  
Si elle n'a pas de mèche ?  
A quoi cela sert de jouer des yeux,  
Si on ne prend pas la chose au sérieux ?*

Ce pantoun est tellement connu, dit-il, qu'en Nouvelle-Guinée, des gens d'Ambon, de Banda et de Buton ont chacun prétendu que c'était un pantoun de chez eux. Je note au passage la traduction plutôt horrible (à mon point de vue, du moins) que Daillie, l'intégriste de la rime, a faite de ce pantoun-là :

*A quoi bon allumer la lampe  
Si la lampe n'a pas de mèche ?  
A quoi bon m'allumer, la vamp  
Si vraiment tu n'es pas de mèche ?*

En tout cas, il n'y a rien d'étonnant à ce que le pantoun de la lampe et de la mèche soit l'un des plus connus : c'est le premier pantoun cité par Marsden dès 1784 dans son *Histoire de Sumatra*<sup>3</sup>, et Georges Voisset en a suivi la trace, depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle, dans un des Dossiers de Pantun Sayang<sup>4</sup>.

Nevermann cite encore un autre pantoun bien connu, un des plus beaux, dit-il, et au rythme très libre :

---

3. William Marsden : *The history of Sumatra*, édit. T. Payne, Londres, 1784.

4. Les Dossiers de Pantun Sayang : Jean de Kerno : *Le dernier Gouverneur, le premier pantoun et la belle sultane*.

*Permata djatuh diramput,  
Djatuh dirumput, gilang.  
Kasih umpama embun rumput,  
Datang matahari, hilang.*

*Ein Edelstein fiel ins Gras,  
Fiel ins Gras und rollte fort.  
Liebe ist wie Tau auf dem Grase :  
Es kam die Sonne, und er war fort.*

*Une pierre précieuse est tombée dans l'herbe  
Est tombée dans l'herbe, a roulé et a disparu.  
L'amour est comme la rosée sur l'herbe  
Le soleil est venu, et elle a disparu.*

Là le symbolisme était évident, dit Nevermann. Il l'est moins quand on ne connaît pas les usages. Et il cite ces deux pantouns qui font un ensemble, dit-il. Le premier est bien connu :

*Wenn du ins Oberland hinauffährst,  
Dann suche mir Kambodjablumen.  
Wenn du zuerst stirbst,  
Warte auf mich an der Himmelstür.*

*Si tu vas vers les hautes terres  
Cherche-moi des fleurs de kambodja  
Si tu meurs avant moi  
Attends-moi à la porte du ciel*

Le deuxième l'est peut-être moins (du moins pour moi) :

*Pflücke mir nicht Kambodjablumen,  
Pflücke mir lieber Jasminblumen.  
Warte nicht an der Himmelstür,  
Erwarte mich am Tor des Grabes.*

*Ne me cueille pas de fleurs de kambodja  
Cueille-moi plutôt des fleurs de jasmin  
Ne m'attends pas à la porte du ciel  
Attends-moi plutôt à l'entrée du caveau*

Ce pantoun ne prend de sens que si l'on sait que les fleurs de kambodja poussent dans les cimetières, dit-il, alors que le jasmin orne les fêtes et surtout les mariages. Il reste que, dans ce dernier pantoun, le lien entre les deux distiques n'est guère évident !

### **Les genres du pantoun**

Et puis Nevermann continue son étude selon les différents « genres ».

Le *pantoun énigme*, pas toujours très intéressant pour nous.

Le *pantoun d'amour*, qui est aussi le pantoun des jeunes, le *pantun muda*, dit-il. Il en cite une bonne cinquantaine. Certains sont connus, comme ceux-ci :

Wäre es nicht wegen der Sterne,  
Würde der Mond so hoch steigen?  
Wäre es nicht deinetwegen,  
Wäre ich dann gekommen?

*Si ce n'était à cause des étoiles,  
La lune monterait-elle si haut ?  
Si ce n'était pour toi,  
Serais-je venu jusqu'ici ?*

-

*Schnitzereien aus dem Lande von Batavia –  
Die junge Betelnuss wird in zwei Teile gespalten.  
Ich denke immer wieder in meinem Herzen :  
Ein Kissen und zwei Köpfe.*

*Des sculptures sur bois de Batavia –  
La jeune noix de bétel est coupée en deux.  
Je pense toujours au fond de mon cœur :  
Un oreiller et deux têtes.*

D'autres le sont moins, comme ceux-ci :

*Die Tigerin schlägt mit dem Schweif.  
Mit dem Schweif schlagen ihre Jungen.  
Du bist wie der Stern des Ostens  
Und erfreust mein Herz so sehr.*

*La tigresse bat de sa queue.  
Et battent de leurs queues, ses petits.  
Tu es comme l'Etoile de l'Orient  
Et tu réjouis si fort mon cœur.*

-

*Der gelbe Betelpfeffer hat lange Stengel.  
Nur schade, dass er im fremden Garten wächst.  
Die gelbe Schöne hat lange Haare.  
Nur schade, dass sie einem andern gehört.*

*Le bétel jaune a de longues tiges  
Quel dommage qu'il pousse dans un autre jardin  
La belle jaune a de longs cheveux.  
Quel dommage qu'elle appartienne à un autre.*

-

*Das Kopftuch mit dem grünen Muster  
Lege ich über der Treppe nieder.  
Die Wunde an der Hand rührt vom Messer her,  
Die Wunde im Herzen von deinen Worten.*

*Le foulard au motif vert  
Je le dépose sur l'escalier.  
La blessure à ma main provient du couteau,  
La blessure à mon cœur provient de tes paroles.*

L'un des pantouns dits d'amour qu'il cite m'interpelle parce qu'il rappelle l'un des huit pantouns que l'on trouvait dans la *Grammaire de la langue malaise*<sup>5</sup> de Marsden. Voici la version Nevermann :

*Das weisse Pferd hat schwarze Füsse  
Und soll das Pferd des Sultans Iskandar werden.  
Die schwarze Liebste hat viele Liebkosungen.  
Man kann nicht beschreiben, wie es wirklich ist.*

*Le cheval blanc a des pattes noires  
Et est destiné à être le cheval du Sultan Iskandar.  
L'amante noire a beaucoup de caresses.  
On ne peut décrire ce qui se passe, en réalité.*

Et voici le texte du pantoun cité en malais par Marsden :

*Kuda putih hitam kukunya  
Akan kuda Sultan Iskandar  
Adinda hitam banyak cumbunya  
Tidak boleh kata yang benar*

que Aristide Marre avait traduit ainsi (c'est Georges Voisset qui le cite dans son dossier sur les neuf pantouns de William Marsden) :

*Cheval blanc aux pieds noirs  
Est un cheval pour le Sultan Iskandar.  
Ma jeune amie est brune et pleine d'attraits,  
Mais elle n'est pas capable de dire la vérité.*

J'ai d'abord cru que là Nevermann était pris en flagrant délit de contresens. Et j'avais tendance à faire plus confiance à notre Aristide. Mais Georges Voisset me montre que Nevermann n'a fait que suivre le texte à la lettre. Sans faire de choix. Car avoir des caresses c'est soit en recevoir soit en donner. Et pourquoi ne peut-on décrire ce qui se passe réellement ? La pudeur, peut-être ? Allons, lançons-nous :

*L'amante noire connaît beaucoup de caresses.  
On ne peut les décrire, en vérité.*

Nevermann cite aussi des groupes de deux pantouns qui se répondent, comme celui-ci, tellement charmant, malgré l'avertissement qu'il sous-entend :

*Streiche nicht über die junge Reispflanze.  
Ihr Halm wird geknickt und deine Hand zerschnitten.  
Folge nicht dem jungen Herzen,  
Sonst hast du lange Zeit Schaden und Verderben.*

*Wenn ich über meinen Reis streiche,  
Wenn ich streiche, bricht er?  
Wenn ich meinem Herzen folge,  
Wenn ich ihm folge, ist es etwas Böses?*

---

5. William Marsden : *Grammar of the Malayan Language*, Londres, 1912.

*Ne passe pas ta main sur la jeune plante de riz,  
Sa tige sera pliée et ta main coupée  
Ne suis pas ton jeune cœur,  
Sinon tu souffriras longtemps dommage et désolation*

*Si je passe la main sur mon riz,  
Si je la passe, va-t-il se briser ?  
Si je suis mon jeune cœur,  
Si je le suis, est-ce quelque chose de mal ?*

Et puis il y a le pantoun d'amour lié. Nevermann parle de *pantun berdjahit-djahit*. En allemand il appelle cela des pantouns cousus ensemble. Ou plutôt traversés par un même fil de couture. L'exemple qu'il cite semble tiré d'un *hikayat* où les deux amants ont été séparés et se déclarent réciproquement l'intensité de leur désir par pantouns et contre-pantouns obéissant strictement aux règles du *pantun berkait*. Voici les deux premiers pantouns (il y en a 8) (je ne les cite qu'en français) :

*Lui : Fleurs de jasmin et fleurs de tjempaka  
Les fleurs sont réunies dans la boîte de bétel  
Sept nuits sont comme une seule nuit de désir  
Tu n'es toujours pas venue à moi  
Elle : Les fleurs sont réunies dans la boîte de bétel  
Des œillets poivrés y sont aussi, de Peringit  
Tu n'es toujours pas venu à moi  
Mon désir n'est pourtant pas petit*

L'expression du désir monte de pantoun en pantoun.

*Lui : ... Mon désir n'est pourtant pas petit / Je meurs un peu chaque nuit  
Elle : ... Je meurs un peu chaque nuit / J'enlace les coussins en pleurant  
Lui : ... J'enlace les coussins en pleurant / Je voudrais mourir d'amour  
Elle : ... Je voudrais mourir d'amour / Quand je bois de l'eau, elle me blesse comme épines  
Lui : ... Quand je bois de l'eau, elle me blesse comme épines / Je ne veux pas dormir et je ne veux pas manger  
Elle : ... Je ne veux pas dormir et je ne veux pas manger / Je t'offre mon corps, Maître.*

Autres genres de pantouns encore :

*Pantouns de louange : pudji-pudjan*. Comme ce pantoun courtisan, adressé à un couple princier :

*Blaue Edelsteine mit Opalen,  
Angeordnet von den Dienerinnen ;  
Wie der Mond und die Sonne  
Seid ihr inmitten der Hofdamen.*

*Joyaux bleus avec opales,  
Arrangés par les servantes ;  
Vous êtes comme la lune et le soleil  
Au milieu de vos dames de cour.*

Il existe d'ailleurs un genre de pantouns qui évoquent pierres précieuses, or et cuivre. Beaucoup d'entre eux sont originaires de Singapour. Parmi ces derniers je note celui-ci :



*Ananasblätter und Nangkablätter,  
Wie könnte man die zusammenwinden ?  
Du bist Gold und ich Kupfer,  
Wie könnten wir uns nahe sein?*

*Feuilles d'ananas et feuilles de nangka  
Comment pourrait-on les nouer ensemble ?  
Tu es or et moi je suis cuivre  
Comment pourrions-nous être proches ?*

*Pantouns de courage. Celui-ci viendrait du Hang Tuah :*

*Gibt es Schilde aus Haarflechten ?  
Haare benutzt man zu Fliegenwedeln.  
Gibt es Eisen, das sich fürchtet ?  
Wir sind jung, und das ist genug!*

*Existe-t-il des boucliers en nattes de cheveux ?  
Avec les cheveux on fait des chasse-mouches.  
Existe-t-il du fer qui a peur ?  
Nous sommes jeunes, et cela suffit !*

*Pantouns de modestie. Le Professeur Nevermann doit en être un, de modeste, puisqu'il met un tel pantoun à la fin de son livre :*

*Patah kalam, habis dawat.  
Djuru bahasa pulang rumahnja.  
Kitab sjair pantun tamat.  
Pengarang minta ampun salahnja*

*Die Schreibfeder ist zerbrochen, die Tinte zu Ende.  
Der Dolmetscher begibt sich nach Hause zurück.  
Das Buch der Sjairs und Pantuns ist beendet.  
Der Verfasser bittet um Vergebung für seine Fehler.*

*La plume est cassée, l'encre est tarie.  
L'interprète retourne à la maison.  
Le livre des sjairs et des pantouns est terminé.  
L'auteur prie qu'on lui pardonne ses erreurs.*

Vient un chapitre intéressant : il l'intitule : *pantun dagang*, le *pantoun de mélancolie*. Et il explique : *dagang* signifie en réalité étranger. Et comme les commerçants en Indonésie étaient plutôt des étrangers, le terme *orang dagang* a pris le sens de commerçants. Les Malais n'étaient pas des commerçants dans l'âme. Mais ils étaient avec les Polynésiens les plus extraordinaires navigateurs du monde, dit Nevermann. Et les Malais comme d'ailleurs les hommes de Makassar et ceux de Bugis du sud des Célèbes, ceux de Buton et de Badju, ont un profond amour de la mer. Ce n'est pas pour l'or et l'argent qu'ils prennent la mer mais pour l'aventure, l'appel du lointain, le risque aussi. Mais quand ils sont loin ils aspirent au retour, leur pays natal leur manque, ils ont la nostalgie. Alors ces pantouns qui sont chantés par ceux qui partent au loin, dans les terres étrangères, sont devenus les pantouns de la tristesse, de la mélancolie. D'autant plus que les naufrages sont fréquents et que tous ne rentreront pas. Et puis le *pantun dagang* est aussi devenu le pantoun de ceux qui ont été frappés par le malheur, de ceux qui ont un poids sur le cœur. C'est parmi ces pantouns que l'on trouve celui du navire de Surati :

*Es kam ein Schiff aus Surati.  
Tot ist der Zimmermann, tot die Matrosen.  
Wenn ich nicht bekomme, die nach meinem Herzen ist,  
Will ich Junggeselle bis zum Tode bleiben.*

*Il vint un navire de Surati  
Mort le charpentier, morts les matelots  
Si je ne puis obtenir celle qui est selon mon cœur  
Je resterai célibataire jusqu'à ma mort.*

Et à la fin du chapitre je tombe sur un pantoun qu'avait évoqué Henri Fauconnier dans *Malaisie*. Souvenez-vous, cela se passe quand Smaïn et son frère lisent et récitent des pantouns et que Rolain les explique : « *Ecoute encore (dit Rolain) :*

*Nasi basi atas para  
Nasi masak dalam perabu  
Pachat kaseh badan sengsara  
Hidop segan mati ta-mahu*

*Un aussi court poème doit être lu lentement comme on regarde lentement une petite nature morte. C'est une nature morte en effet : du riz aigri, abandonné dans une barque. Nous pensons à un voyage ou à une aventure, à celui qui était dans la barque et qui fit cuire le riz, qui avait faim alors, - et pourtant cette nourriture est restée là intacte, et nous pressentons un drame. Ou peut-être ce riz blanc dont personne ne veut plus est-il lui-même symbolique. Les deux derniers vers décèlent l'état d'âme du tableau :*

*« Lividité amoureuse, chair torturée,  
Vivre est insipide et on ne veut pas mourir... »*

*C'est l'expression d'un découragement si profond, explique Rolain, qu'aucun désir ne subsiste plus, pas même celui de la mort. »*

Et voilà la traduction de ce pantoun par Nevermann :

*Gärender Reis auf dem Bord,  
Gekochter Reis im Boote –  
Erstorben ist die Liebe und der Körper elend.  
Das Leben ekelt mich, und ich möchte doch nicht sterben.*

*Du riz aigri sur le bord  
Du riz cuit au fond de la barque  
Mort est l'amour et le corps au plus mal  
La vie me dégoûte et pourtant ne voudrais mourir*

Et Nevermann continue : *pantouns de moquerie, pantouns des Anciens*, appelés *pantun nasihat*. Puis fait une parenthèse : les *pantouns d'Abdullah*, le professeur de langue. Ce n'était pas un vrai Malais, dit-il, même s'il est né à Malacca. Ses ancêtres étaient arabes et indiens. C'est lors d'un voyage auquel il a participé, en 1838, comme interprète pour le compte de commerçants juifs et chinois et en compagnie de l'Anglais Grandpré et du Chinois Ko An, qu'il a commencé à s'intéresser au pantoun. Le voyage l'avait conduit de Singapour à Kelantan. Il raconte ses aventures dans un livre de voyages célèbre : *Relation du voyage en mer d'Abdullah*. Et c'est là qu'il cite de nombreux pantouns. Des pantouns qu'il a recueillis à Kelantan et auprès des marins qu'il a rencontrés. Ce qui fait que pratiquement tous ses pantouns parlent de la mer et de ceux qui la parcourent. Je trouve presque tous les pantouns sélectionnés par Nevermann très poétiques au point que je soupçonne même Abdullah d'avoir retravaillé complètement les pantouns qu'il a reçus des marins, ou même de les avoir créés lui-même. Mais je ne suis pas sûr qu'il s'agisse toujours de vrais pantouns. Je vais quand même citer l'un d'eux :

*Man angelt in der Tiefe des Strudels.  
Wem gleicht die Schale der Dukufrucht?  
Man spielt mit der Liebe der Menschen,  
Und die Seele hängt an der Spitze des Nagels.*

*On jette l'hameçon tout au fond du tourbillon  
A qui ressemble la coquille du fruit Duku ?  
On joue avec l'amour des hommes  
Et l'âme est suspendue au bout du clou.*

Le chapitre qui suit m'intéresse beaucoup : le *pantoun astrologique*. Pourquoi ? C'est que Hans Overbeck avait publié un article concernant ce type de pantouns, intitulé *The « Rejang » in Malay Pantuns*<sup>6</sup> dans le Journal de l'Asiatic Society. Il avait donné un certain nombre d'explications mais n'avait pas fourni d'exemple de ce genre de pantouns, en traduction anglaise.

Nevermann donne d'abord des explications complémentaires. Ce sont les métis malais-chinois de Singapour, dit-il, qui connaissent des formules relatives aux constellations célestes et qui traduisent l'influence qu'elles sont censées exercer sur les hommes pendant les différents jours du mois lunaire. Ce genre de croyances existe également sur le continent et dans les îles de l'Indonésie mais c'est à Singapour qu'on les a fixées sous la forme de pantouns. Et alors que Overbeck avait indiqué qu'à chaque jour correspondait un pantoun dont le premier vers contenait le symbole du jour en question (en général un animal) et que, dans certaines collections, il était suivi de trois autres pantouns évoquant le même symbole, Nevermann cite les pantouns en question, au moins pour les quatre premiers jours dont les symboles sont le cheval (*kuda*), le cerf (*kidjang*), le tigre (*harimau*) et le chat (*kuching*). Voici le pantoun du premier jour :

*Für den ersten Monatstag ist das Zeichen das Pferd  
Das schwarze Pferd mit dem Sattel aus Tuch,  
Immerfort sei der Liebsten ein Freund  
Und plane nichts mit einer andern.*

*Le signe du premier jour du mois est le cheval  
Le cheval noir avec une selle en tissu  
Reste toujours l'ami de ton aimée  
Et ne fais pas de projets avec d'autres qu'elle*

Les trois pantouns suivants évoquent effectivement tous le cheval et sont donc liés au premier. Je ne vais citer que les premiers vers de chaque pantoun (et me limiter au français) :

*Les chevaux du seigneur sont cinq camarades  
-  
Le cheval blanc se trouve dans la citerne d'eau en terre cuite  
-  
Il y a beaucoup de chevaux dans le pays des Keling.*

Et voici le pantoun du deuxième jour :

*Le signe du deuxième jour est le cerf  
La femelle du cerf dans la forêt d'Atjeh  
Il est vrai que brille l'or d'apparat  
Où est-elle, celle que j'aime ?*

Et là aussi je vais citer les premiers vers des trois pantouns liés au premier par le symbole du cerf (toujours donnés par Nevermann) :

---

6. Hans Overbeck : *The « Rejang » in Malay Pantuns*, Journal of the Royal Asiatic Society, Straits Branch, Singapour, N° 67, 1914.

*Le cerf d'or était dans la forêt (y habitait, sauta et mourut)*

-

*Le jeune cerf était dans la forêt (et mourut, piqué par le scorpion)*

-

*Le jeune cerf a mangé des feuilles de pandanus*

Nevermann tire ses exemples d'une collection de 84 pantouns *rejang*. Il n'indique pas sa source, mais il est probable qu'elle se trouve à Singapour<sup>7</sup>. Les premiers distiques de chaque pantoun traitent du signe propre à chaque jour, et leurs images sont souvent assez poétiques. Quant aux deuxièmes, ils donnent des indications sur la façon dont les amoureux doivent se comporter et sur ce qui les attend. Voilà. Mais sont-ce encore de vrais pantouns ? Difficile à dire...

Nevermann continue son exploration du pantoun avec les sujets suivants : pantoun et religion, puis pantoun et Histoire. Si l'Islam est présent dans la poésie du *syair*, elle ne l'est guère dans le pantoun. Pourtant je retrouve parmi les quelques exemples qu'il cite une version du pantoun sacrilège que l'on trouve dans *Malaisie* de Henri Fauconnier.

Version Nevermann :

*Liane auf dem Heiligengrabe, glückliche Liane,  
Liane, die man in der Felsenspalte erblickt –  
Der Prophet Mohammed liebte Gott.  
Wo warst du denn zu jener Zeit?*

*Liane sur la tombe sainte, liane heureuse  
Liane que l'on aperçoit dans la fente du rocher  
Le Prophète Mahomet aimait Dieu  
Où étais-tu alors, ma bien-aimée ?*

Version encore un peu plus explicite chez Henri Fauconnier :

*Liane sacrée, liane heureuse  
Insinuant sa tige dans la fente du roc...  
Le Prophète Mahomet aimait Allah...  
C'est que toi, mon aimée, tu n'existais pas.*

Henri Fauconnier donnait d'ailleurs le texte malais de ce pantoun :

*Akar Kramat akar bertuah  
Akar bertampok di-goa batu  
Nabi Muhammad berchintakan Allah  
Di mana-lab tuan masa itu.*

Dans le chapitre *Pantoun et Histoire* je retrouve un pantoun qu'avait repris Amir Hamza dans un article de 1982 intitulé *Pantun Melayu*<sup>8</sup> et traduit en allemand par Michael Gross dans le numéro consacré au pantoun de la Revue *Kita*<sup>9</sup> de l'Association germano-indonésienne. Hamza voulait donner un exemple de pantoun rappelant un fait historique. Dans ce cas il s'agissait de la mort du fils du Roi de Siam alors même qu'il avait clamé son intention de recommencer la guerre pour vaincre Malacca. Voici la version de Nevermann :

---

7. Voir : *Panton dondang sayang baba pranakan*, édit. Koh, Singapour, 1911.

8. Amir Hamzah : *Pantun Melayu*, dans *Sastera Melayu Lama dan Raja-rajanya*, Cet. 2, Jakarta, 1982.

9. Voir : *Kita, das Magazin der Deutsch-Indonesischen Gesellschaft*, 2/12 Pantun – Indonesische Dichtkunst.

*Tjau Pandan, der Sohn des Bubunnja,  
Wollte Krieg gegen Malakka führen.  
Es gibt einen Ring, in dem Blumen stecken,  
Blumen, auf denen Tränen liegen.*

*Tjau Pandan, le fils de Bubunnja  
Voulait faire la guerre contre Malacca.  
Il y a un anneau piqué de fleurs  
Des fleurs qui sont couvertes de larmes.*

Nevermann trouve remarquable que l'on puisse évoquer avec autant de compassion la mort, jeune il est vrai, d'un ennemi.

Il cite encore un autre pantoun qui rappelle un fait historique, celui de l'enlèvement de la belle Tun Tedja par Hang Tuah, grâce à l'aide d'une vieille nourrice de la belle (voir la traduction de *Hang Tuah*<sup>10</sup> par Overbeck) :

*Vertraue nicht der alten Frau,  
Die heimlich dein Haus betritt.  
Vertraue nicht dem Tiger,  
Der unter die Ziegen geht.*

*Ne te fie pas à la vieille femme  
Qui entre en secret dans ta maison  
Ne te fie pas au tigre  
Qui se cache entre les chèvres.*

Puis Nevermann passe encore en revue brièvement les pantouns que l'on trouve dans les *hikayat* et les pantouns des *Contes du Pelanduk* (il y a une collection de ces contes, dit-il, celle publiée par Klinkert en 1893, qui est remplie de pantouns mais malheureusement elle a été si mal copiée à plusieurs reprises que le sens de la plupart des pantouns est perdu).

### **Pantouns des autres ethnies**

Et puis Nevermann parle des pantouns des autres ethnies. C'était le sujet d'un article paru dans la Revue Kita (référence citée) où la rédactrice en chef de la Revue, Helga Blazy, avait repris des extraits du livre de Nevermann.

#### *1. Les Baba Peranakan*

A l'origine des métis entre Chinois et Malais ou Indonésiens, dit Nevermann (il explique l'étymologie du mot), ils sont, après plusieurs générations, marqués plus par la culture malaise que par la chinoise. Ils sont artisans, commerçants ou ont des métiers manuels. Du fait de leur habitat leurs pantouns sont plus citadins que liés à la nature. Un exemple :

*Basilikum wächst neben der Tür.  
Komm zum pflanzen in den Chinesengarten !  
Ich liebe dich nicht so,  
Wie der Staub die Erde liebt.*

*Le basilic pousse à côté de la porte  
Viens planter dans le jardin chinois !  
Je ne t'aime pas comme  
La poussière aime la terre*

---

10. Voir : *Hikayat Hang Tuah, die Geschichte von Hang Tuah, von dem Malayischen übersetzt von H. Overbeck*, édit. Georg Müller, Munich, 1922.

Chez les Baba Peranakan de Malacca on évoque pourtant le Mont Lidang, visible depuis la ville comme ce pantoun-ci :

*So hoch auch die Banane wächst,  
Höher steigt noch der Rauch.  
So hoch auch der Berg Lidang ist,  
Höher noch ist meine Hoffnung.*

*Tant haut que pousse le bananier,  
Encore plus haut monte la fumée.  
Tant haut qu'est le mont Lidang  
Encore plus haut est mon espoir*

Il est vrai que c'est là un pantoun très connu puisqu'il apparaît également dans le *Sri Rama* (mais sans la mention du Mont Lidang) où Duwana, l'avatar indonésien du Démon Ravana, le récite à la femme de Rama qu'il espère convaincre de le suivre.

Et puis dans d'autres pantouns de ces Baba Peranakan réapparaît l'authentique poésie malaise comme dans celui-ci :

*Am Morgen ziehen die Wolken dahin.  
Ein Stern wacht noch über dem Hügel.  
Wenn man dein Bild im Herzen trägt,  
Betrachtet man die Welt kaum noch.*

*A l'aube les nuages s'en vont  
Une étoile veille encore au-dessus du mont  
Quand on porte ton image au cœur  
On ne regarde plus guère le monde*

## *2. Les pantouns d'Aceh*

La langue d'Aceh diffère suffisamment du malais pour être considérée comme une langue indonésienne à part, dit Nevermann. Il y a un pantoun qui me plaît et qui traduit assez bien, me semble-t-il, le caractère fort et guerrier des gens d'Aceh. Ici c'est une femme jalouse qui menace d'empoisonner son mari volage avec les poils de la moustache du tigre :

*Uler daris mudik  
Talo kerung beneng di rekung sutra.  
Penutar adat han mate ngon mise rimong  
Bahle lun dak tung kulat Lamteba*

*Die Darisschlange geht stromaufwärts  
Mit einem gedrehten Seidenfaden um den Hals.  
Wenn du nicht durch die Tigerschnurrbarthaare stirbst,  
Suche ich Giftpilze in Lamteba.*

*Le serpent Daris remonte le courant  
Avec un fil de soie torsadé autour du cou  
Si tu ne meurs pas par les poils de la barbe du tigre  
Je chercherai des champignons vénéneux à Lamteba*

### 3. Les pantouns des gens de l'Île Ambon

La langue des habitants de l'île et de ceux des îles voisines n'est pas malaise mais proche de celle des premiers habitants des Moluques. Mais le malais est devenu la langue d'usage commun et, avec le malais, est arrivé le pantoun. Bien accueilli par cette population qui est réputée aimer la danse et le chant, il a fait la conquête du pays. Beaucoup de ces pantouns célèbrent l'amour, l'amour léger aussi (*il y a beaucoup de poules à Papoua*), mais aussi le métier et les dangers du plongeur de perles, du pêcheur (chansons à ramer) ou la vieillesse et la mort.

*Frühmorgens pflanzt man Ingwer.  
Kaum gepflanzt bekommt er Blätter.  
Eines Tages seht ihr mich nicht mehr,  
Und ich spüre die Monate und Jahre.*

*Tôt le matin on plante le gingembre,  
Dès qu'il est planté lui poussent des feuilles.  
Un jour vous ne me verrez plus,  
Je sens peser les mois et les ans.*

Mais ce sont les pantouns d'amour qui dominant, comme celui-ci :

*Die Glühwürmchen am Bambuskap  
Sind noch nicht zum Teakholzkap gekommen.  
Was nützt die Liebe im Munde,  
wenn sie nicht ins Herz dringt ?*

*Les vers luisants du Cap des Bambous  
Ne sont pas encore arrivés au Cap du bois de tek.  
A quoi sert d'avoir l'amour à la bouche,  
S'il ne pénètre pas jusqu'au cœur ?*

Ou comme celui de la fille délaissée (ah, oui, et la pluie apparaît souvent dans ces pantouns : il paraît qu'il pleut 350 jours par an à Ambon !) :

*Dieser Regen ist ein Unglücksregen,  
Und im Garten gerät nichts.  
Dieser junge Mann ist ein Unglücksjüngling,  
Denn die Verlobung kommt nicht zustande.*

*Cette pluie est une pluie de malheur,  
Et dans le jardin rien ne prospère.  
Ce jeune homme est un garçon de malheur,  
Car les fiançailles ne se font jamais.*

### 4. Autres îles, non malaises

Sur l'île de Seran dans les Moluques il y a des immigrants qui viennent du nord et parlent de nombreuses langues. Alors, là aussi, c'est le malais qui est langue commune et le pantoun a les couleurs de l'île d'Ambon :

*Der weisse Reiher fliegt zum Himmel,  
Bis zum Himmel, um zum Lichte zu kommen.  
Küsse die Wange und fühle ihren Duft.  
Dann zieht das Gefühl der Liebe ins Herz.*

*Le héron blanc monte au ciel,  
Au ciel pour atteindre la lumière.  
Baise sa joue et sens son parfum.  
Alors c'est l'amour qui vient au cœur.*

La situation est la même dans les Célèbes du Nord, à Manado, où le pantoun a accompagné la langue malaise (en fait indonésienne), même si là aussi on trouve des thèmes locaux.

A Kalimantan, on ne trouve le pantoun que chez les habitants malais ou métis des régions côtières. Les Dayaks ne connaissent pas le pantoun. Il n'y a qu'une histoire originaire de Tajan dans l'ouest de la grande île qui parle de pantouns. Une histoire assez plaisante. Un jeune homme nommé Budjang Lonjok arrive à un endroit à l'embouchure du Kapua où la population lui paraît bien inquiétante. Soudain l'un des habitants commence à réciter un pantoun :

*Krabben sind Krabben.  
Viele Krabben sitzen im hohlen Bambus.  
Menschen sind Menschen.  
Viele Menschen sitzen in unserem Körper.*

*Les crabes sont des crabes  
Il y a beaucoup de crabes dans le bambou creux  
Les hommes sont les hommes  
Il y a beaucoup d'hommes dans notre corps*

Alors Budjang Lonjok comprend subitement que ce sont des crocodiles mangeurs d'hommes qu'il a en face de lui. Alors il récite ce pantoun :

*Erdtauben sind Erdtauben.  
Sie fressen einen ganzen Korb Reis auf.  
Stossspeere sind Stossspeere.  
Mit ihnen sticht man in den Rücken der Krokodile.*

*Les pigeons sont les pigeons  
Ils mangent tout un panier de riz  
Les javelots sont les javelots  
Avec eux on perce le dos des crocodiles*

Alors les crocodiles, paniqués, se jettent tous dans la rivière.

Et à Florès on trouve une forme curieuse de pantoun que l'on chante en l'accompagnant de mots intraduisibles en vieux portugais :

*Lindolo olé  
Die magere Katze badet auf der Plane,  
Sie badet auch auf dem Teakholzbrett.  
Er ist nicht wegen des Essens mager,  
Sondern weil er an die Blume seines Herzens denkt.  
Lindolo olé, o élé bata, bata mété loni,  
Lindolo olé.*

*Le maigre chat se baigne sur la planche  
Il se baigne aussi sur le panneau en tek  
Ce n'est pas à cause du manger qu'il est maigre  
Mais parce qu'il pense à la fleur de son cœur.*



Dans la dernière partie de son livre Nevermann évoque encore d'autres sujets, certaines histoires des *Penglibur Lara* par exemple, et puis il passe au syair, son origine, ses formes et contenus, donne des exemples (*Bidasari, Ken Tambuan, Abdul Muluk, la Guerre en Atjeh*, etc.), et parle même des syairs des Non-Malais. Et de ce syair que l'on trouve à Ambon et dont les héros portent des noms hollandais : le *Syair de Heintje et Neltje*.

### **Le Gurindam**

Et il termine avec deux pages qui traitent du *gurindam*, un proverbe en deux vers rimés. Je ne le connaissais pas mais le trouve très plaisant. On y retrouve la concision du pantoun (je ne donne que les textes en français et en malais).

*Quand on parle beaucoup,  
le chemin débouche sur le mensonge  
(Apabila banjak berkata-kata,  
disitulah djalan masok dusta)*

-

*Quand le désir monte beaucoup ;  
c'est un signe que la souffrance n'est pas loin.  
(Apabil banjak berlebiheh bilan suka,  
itulah tanda hampirkan duka.)*

Encore deux autres :

*Quand un enfant est mal éduqué,  
il se croit plus grand que son père.*

-

*Quand on sème l'envie  
on récolte beaucoup de flèches.*

Voilà. On arrêtera là...

En guise de conclusion : Après Chamisso et Overbeck, Nevermann me semble avoir une importance toute particulière pour la zone linguistique germanophone du point de vue du pantoun. Pourquoi ? Parce qu'il est le premier à présenter au public de langue allemande une étude aussi fouillée sur ce sujet.

Chamisso a fait œuvre de pionnier, en ce sens qu'il est le premier à en parler en Allemagne, et qu'en plus, il est, très probablement, le premier Européen à avoir créé des pantouns dans une langue européenne. Mais il ne présente qu'un seul et unique pantoun malais. Et son étude ne comporte pas plus que deux pages !

Overbeck, bien que n'étant pas un universitaire et un chercheur professionnel, a apporté peut-être plus à la connaissance du pantoun, à la réflexion sur cet art poétique si particulier, sur ses origines, que le Professeur-Docteur Nevermann. Ayant vécu toute sa vie en « Insulinde », connaissant parfaitement la langue malaise ainsi que la javanaise, il a pu faire un grand travail de collecte sur place. Alors que Nevermann, tout en faisant de la collecte sur place lui aussi, a acquis une grande partie de ses connaissances dans les écrits des prédécesseurs et les documents universitaires. Ce qui n'enlève rien à son mérite d'ailleurs. Je crois que le sujet lui tenait à cœur. Il l'a traité avec beaucoup d'empathie pour les peuples de l'Archipel. Il a d'ailleurs attendu les dernières années de sa vie professionnelle, juste avant de prendre sa retraite, peut-être pour prendre son temps, pour publier ce livre (alors qu'il a beaucoup publié au cours de sa carrière, art de la navigation, masques et sociétés secrètes, tissage indo-océanien, dieux de la mer du sud, etc.). Quant à Overbeck on ne peut que regretter qu'il n'ait jamais publié ce troisième volume de

l'Insulinde qui devait être entièrement consacré au pantoun (et à la traduction du *Sri Rama*). C'est ainsi que Nevermann gagne par défaut. Il n'empêche : son livre est de 1956. Et contient 500 pantouns ! En France nous ne disposions à l'époque que du roman *Malaisie* de Henri Fauconnier. Les grandes études et traductions de Daillie et Voisset n'ont paru que plus tard.

**Note :**

J'ai essayé, autant que possible, de ne pas me limiter à ma traduction française des pantouns cités, mais de toujours fournir (à de rares exceptions près) le texte allemand de Nevermann dont je suis parti. Et, lorsque Nevermann le cite, ce qui n'est malheureusement pas très fréquent, le texte malais d'origine du pantoun.